Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 2 (1954)
Heft: 3-4

Bibliographie: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

Martin P. Nilsson. — *La religion populaire dans la Grèce antique*, trad. de l'anglais par Frans Durif, Collection « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », Paris, Plon, 1954, in-16, 245 pp.

M. M. Nilsson, dont les beaux travaux sur la religion grecque sont appréciés par tous les érudits, en étudie dans ce petit volume un aspect particulier, celui des croyances et des cultes populaires, moins évidents que ceux, officiels, des Etats et de leurs politiques, non moins importants toutefois par l'action qu'ils ont eue sur ces derniers — les grands dieux en effet tirent leur origine de la religion populaire, et il n'y a pas en Grèce de distinction entre religion proprement dite et « folklore », mais une seule religion avec des modes plus ou moins élevés et épurés — importants aussi par leur rôle dans la vie de tous les jours, et par leur permanence à travers les temps.

L'ancienne Grèce était essentiellement un pays de bergers et de cultivateurs, elle vivait de l'agriculture et de l'élevage, et elle a conservé ce caractère originel, non seulement dans les régions rurales et retirées, mais partout, et malgré le développement des grands centres industriels. L'homme est en contact étroit avec la nature; celle-ci l'intéresse non pour elle-même, mais en tant qu'elle intervient dans sa vie journalière, qu'elle la facilite en donnant la fertilité et l'abondance, ou au contraire qu'elle l'entrave. Les forces surhumaines qui agissent sur elle, il les vénère, les craint, et veut se les rendre propices par des croyances et des actes qui n'ont rien des hautes conceptions religieuses, et qui sont plutôt d'ordre pratique et magique. Elles sont partout éparses dans cette nature, peuplée de dieux, de génies, de démons multiples; elles sont plus près de l'homme et de ses préoccupations, plus efficaces aussi que les grands dieux, dont par suite il se soucie moins, et dont il ne retient guère que l'aide matérielle et précise qu'ils peuvent lui donner. Ces divinités secondaires sont dans les montagnes, les forêts, les arbres, les pierres, les eaux : génies des rivières et des fleuves, incarnés dans le taureau, le cheval; nymphes des eaux douces et marines, les néréides; silènes, satyres, centaures bestiaux. On leur demande la fertilité agraire, aussi la fécondité humaine, et les nymphes secourent l'enfantement. On leur demande d'écarter la sécheresse néfaste, de faire tomber la pluie bienfaisante, au besoin par des sacrifices humains, à Zeus Lykios, à Zeus Laphystios. Hermès est le génie du tas de pierres, que la poésie homérique a introduit dans l'Olympe; il protège le bétail, et l'Arcadie, région agricole et pastorale par excellence, lui voue un culte spécial, ainsi qu'à Pan, dieu des campagnes. Apollon Lykios, dieu-loup, défend les troupeaux contre ce carnassier. Artémis, la déesse des « choses sauvages », sans doute à l'origine la principale des nymphes, hante les montagnes, les cours d'eaux, les arbres, mais elle veille aussi sur les femmes et les enfants. Les tombes et les reliques des héros, morts légendaires, sont secourables, telles que celles des saints chrétiens et musulmans, et le héros est comme ceux-ci un intercesseur entre les grands

dieux et les simples mortels. Le calendrier annonce le moment propice aux divers travaux des champs, les rites et les fêtes agraires qui les accompagnent, pour provoquer leur réussite et la fécondité terrestre, en remercier les dieux, lors des semailles et des moissons, de la récolte des fruits, olives, raisins. Dans les Pyanepsies, on porte l'« eiresioné », rameau chargé de figues, de pains, de godets d'huile et de miel, coutume qui a subsisté non seulement en Grèce, mais en d'autres pays méditerranéens. Les « Pithoigiia » des Anthestéries sont une fête de l'ouverture des jarres de vin; les Choées, une fête des cruches, les Oschophories, une fête des vendanges. Et le phallus, organe de fécondité, à son rôle dans les rites de Déméter, de Dionysos surtout.

Les nécessités agraires, en intime relation avec la vie et la mort apparente de la nature, mais aussi avec la vie et la mort humaines, à la base de la religion populaire, sont aussi à l'origine de cultes d'une spiritualité plus haute, qui les a transformées et idéalisées.

La religion d'Eleusis, avec ses mystères, est un bel exemple de cette sublimation; elle est « le plus bel épanouissement de la religion populaire grecque ». Elle procède d'un ancien culte agraire, qui remonte sans doute à l'origine mycénienne, en relation avec les semailles d'automne. Déméter, la « Mère des Blés », est une déesse de la végétation, du grain qui, mis en terre, meurt pour renaître, de la nouvelle récolte germant de l'ancienne. Elle évoque, avec les dieux qui lui ont été adjoints, sa fille Koré, Ploutos et Perséphoné, les héros Triptolème et Eubouleus, puis Dionysos, la mort et la vie sans cesse alternante de la nature; mais elle affirme aussi l'éternité de la vie humaine, celle des générations qui se succèdent, puis celle de l'individu promis à une existence future dans l'au-delà. Maintes autres notions morales, issues de l'agriculture, d'une vie civilisée, pacifique, de bon vouloir parmi les hommes, se sont greffées sur ces données premières, et l'épi de blé, adoré en silence, est devenu le symbole des mystères éleusiniens.

La maison, le foyer, la famille inspirent une religion domestique aux divinités protectrices spéciales, au rôle particulier d'autres, même parmi les plus grandes. Zeus, comme Herkeios, est le défenseur de la haie qui entoure la demeure; comme Kataibates, il en écarte la foudre; comme Ktésios, Meilichios, il s'incarne dans le serpent familier, qui est aussi l'Agathodémon; Héraclès écarte tout mal; Apollon veille aux portes, et la pierre conique d'Apollon Agyieus est placée devant elle, sur la rue. Hestia est la déesse du foyer sacré.

Dans les cités, les artisans et les commerçants ont besoin, eux aussi, de divinités intervenant dans l'exercice de leur métier. Athéna Ergané est la patronne de tous les travaux manuels; sous l'épithète de Chalkeia, celle des chaudronniers; Héphaistos, le divin forgeron, celui des ouvriers du métal. Athéna veille à la réussite du potier, et un relief de l'Acropole lui est dédié par un potier reconnaissant. Que de risques en effet dans le tournassage et la cuisson des vases ! Que de génies malfaisants prêts à leur destruction ! Smaragdos les fêle, Syntrips et Sabaktes les brisent.

Tous les actes de la vie journalière, même les plus simples, sont sous l'œil des dieux; il faut éviter leur colère, se les concilier, par des règles précises de conduite pieuse en chaque circonstance. Il y a des jours fastes et néfastes pour les travaux de la campagne. Le laboureur, dont la charrue ouvre la terre pour les semailles, n'omet pas d'adresser une prière à Déméter et à Zeus infernal, pour que les épis croissent drus et pleins. On ne traverse pas une rivière sans prier, ou sans s'être lavé les mains, car les divinités des eaux s'irritent contre ceux qui se présentent à elles non purifiés. Que de défenses étranges ! On ne se coupe pas les ongles à un banquet de sacrifice; un homme ne se baigne pas là où une femme s'est baignée. Des recommandations analogues, dont le sens originel était perdu pour ceux qui les observaient, se retrouvent jusque dans les doctrines pythagoriciennes, où la superstition se mêle à la haute spiritualité.

Car, des actes pieux aux pratiques superstitieuses, il n'y a qu'une différence de degré, non de nature. La crainte irrationnelle de forces surnaturelles et mal définies est innée à l'homme, et la superstition a sur lui d'autant plus d'empire qu'il est moins instruit, moins éclairé par la

raison. La vie journalière est pleine d'embûches, qui se manifestent par de multiples signes qu'il faut interpréter, ne serait-ce que par une belette qui traverse le chemin. Partout rôdent des fantômes, des êtres occultes et malveillants, Momo, Karko, Sybaris, Empusa, partout des maléfices. Il faut les déjouer, détourner leur action par des talismans, des formules imprécatoires, par le recours à la magie, à la sorcellerie, aux divinités de ce sombre royaume, telle Hécate. La superstition est universelle en Grèce, même dans les classes cultivées, et elle croîtra à mesure que la foi aux dieux officiels se perdra et que prévaudra le mysticisme. Par une conduite prudente et modérée, l'homme évitera d'attirer sur lui l'attention des puissances surnaturelles, il évitera surtout l'« hybris », la démesure, qui appelle la « némésis » vengeresse; il sait que tout bonheur, toute louange excessifs, et Polycrate en est un exemple, peut attirer sur lui le malheur.

L'homme des champs et de la rue ne se contente pas de satisfaire les préoccupations immédiates de sa vie présente. Il veut connaître son avenir, que les présages, les devins, les oracles lui dévoilent. Il veut savoir aussi ce qui adviendra de lui quand il aura passé dans le pays du silence, celui des morts, vénérés, mais craints pour le pouvoir qu'ils conservent sur les vivants. Il sait que les bons seront récompensés par la félicité des Champs-Elysées, et que les méchants subiront les tortures des enfers, le châtiment d'un Tantale, d'un Sisyphe, des Danaïdes. Cette eschatologie, qui plonge ses racines au plus profond de l'âme du peuple, a toutefois fait germer en elle des notions plus épurées, plus élevées.

Les grands dieux officiels de la cité sont trop loin, trop rationnels aussi pour satisfaire ses aspirations émotives, pour lui donner une protection et une consolation, non plus matérielles, mais spirituelles. De bonne heure, des mouvements mystiques ont surgi du peuple, de plus en plus forts à mesure que les liens qui unissent l'Etat et la cité à ses dieux se relâchent et qu'on leur préfère des divinités plus humaines, plus secourables aux misères des humbles, et porteuses de promesses futures. Ce sont les masses, et en elles les femmes plus accessibles que les hommes aux croyances irrationnelles, comme aux pratiques de la magie, qui ont favorisé les cultes émotifs, ceux d'Asclépios, guérisseur des corps et des âmes, de Dionysos aux extases et aux promesses paradisiaques; les cultes étrangers de même nature, de la Grande Mère et de Sabazios de Phrygie, d'Adonis syrien, des Cabires de Samothrace, de Bendis thrace, d'autres encore, et ceci déjà avant la tourmente spirituelle qui, depuis l'époque hellénistique, allait de plus en plus détourner les croyants des dieux traditionnels au profit des dieux mystiques et sauveurs, pour aboutir au christianisme.

On voit combien est riche en enseignements psychologiques autant que sociaux et historiques, cet aspect particulier de la religion hellénique. Ces croyances populaires n'ont pas complètement disparu en Grèce, pas plus du reste qu'en d'autres pays. Les dieux les plus nobles et les plus spiritualisés peuvent sombrer dans l'oubli, les croyances des masses persistent avec ténacité, sous des revêtements divers ou semblables, parce qu'elles émanent de besoins et d'aspirations instinctifs et éternels, d'une humanité toujours la même, malgré les changements des civilisations.

* * *

Gilbert CHARLES-PICARD. — *Les religions de l'Afrique antique*, avec une préface de Jérôme Carcopino, membre de l'Institut. Collection « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », Paris, Plon, 1954, in-16, 264, pp.

Par ses fouilles en Algérie et en Tunisie, par les fonctions de directeur du Service des antiquités de Tunisie, qu'il assume depuis 1941, M. Gilbert Charles-Picard était des mieux qualifiés pour exposer, avec compétence, et une précise documentation littéraire et archéologique, les religions qui se sont succédé, depuis le début du premier millénaire avant J.-C., jusqu'au triomphe du christianisme, au début du IVe siècle de notre ère, dans l'Afrique du Nord, cette « Afrique mineure », terre de l'ancien empire carthaginois, pour en suivre les vicissitudes, en relever les traits caractéristiques. Le bref résumé que voici ne veut que souligner l'intérêt de cet ouvrage riche en faits et en idées.

Des Libyens, les plus anciennes populations indigènes, dont l'unité ethnique s'étend de l'Egypte à l'Océan, les croyances sont connues par quelques textes, quelques données archéologiques, et surtout par leur persistance dans les cultes qui les ont supplantées et parfois adoptées, survivances que l'on note aujourd'hui encore chez les Berbères — les « Barbari », nom donné par les Romains aux indigènes non romanisés — descendants actuels des Libyens. Pour eux, le « sacré », cette force surhumaine et surnaturelle, bienfaisante ou malfaisante, est diffuse en de multiples apparences naturelles et artificielles : dans des chiffons noués, des pierres, les eaux; dans des animaux, surtout le taureau et le bélier, dont le culte survit encore au Xe siècle après J.-C., les poissons; dans certains êtres humains aussi, qui possèdent de nos jours encore cette « baraka », ou dans quelques-uns de leurs organes, tels les cheveux. De là des rites, des fêtes, des épreuves d'initiations, des prostitutions sacrées, pour provoquer ou entretenir la fertilité, la fécondité; le culte des rois et des morts, de leurs tombes; l'usage des tatouages, des amulettes protectrices, cauris, œufs d'autruches, en particulier pour défendre les orifices humains, portes ouvertes au sacré, comme le port du voile buccal. Les Libyens se sont peut-être élevés à la notion d'entités divines, et ont eu un polythéisme, mais leurs dieux sont sans personnalité définie. En bref, ils n'ont guère dépassé les stades élémentaires de la croyance, et, par suite, ils ont facilement accepté les théologies et les rites plus évolués qu'à la fin du deuxième millénaire et dans la première moitié du premier avant notre ère, leur apportaient les colons phéniciens, dont le rôle a été décisif, car la religion punique a conservé son originalité foncière à travers les temps et a survécu plus ou moins altérée jusqu'à la diffusion du christianisme au IVe siècle après J.-C.

Carthage est fondée par eux en 814 avant J.-C., date confirmée, semble-t-il, par les données archéologiques, et la civilisation punique a duré 668 ans, indépendante, jusqu'à la conquête romaine en 146 avant J.-C. Les mythes de cette fondation sont analysés : la légende de la découverte d'une tête de cheval en élevant les murs, symbole d'un dieu belliqueux, peut-être Hadad; la légende de Didon qui, ayant refusé la main du roi des Libyens, se jette sur un bûcher, rite de sacrifice pour assurer la prospérité de la cité, revigorer les énergies naturelles et divines. L'acte de Didon n'est qu'un exemple de ces sacrifices humains en usage à Carthage, spécialement ceux d'enfants, qui sont considérés comme indispensables à la survie de l'Etat; parfois niés à tort, ils sont du reste connus ailleurs, et ils ont persisté secrètement dans certains sanctuaires puniques sous l'empire romain, jusque vers le milieu du IIe siècle après J.-C. Le temps les avait adoucis, en substituant aux victimes humaines des victimes animales qui leur étaient assimilées.

Les grands dieux de Carthage sont Tanit et Ba'al Hammon. Leur importance s'affirme dans les trois derniers siècles de l'indépendance, depuis que, vers le milieu du Ve siècle avant J.-C., le renversement de l'équilibre méditerranéen en faveur des Hellènes a provoqué une réforme

religieuse, un effacement en leur faveur des dieux secondaires du panthéon phénicien, tels Eshmoun, Melqart. M. G. Charles-Picard étudie leur signification, leur rôle, leurs aspects anthropomorphes ou non, leurs symboles figurés : signe de Tanit, qui pourrait dériver d'un bétyle évolué, donnant la silhouette d'une divinité bénissant, signe de la « bouteille », piliers, croissant dans le disque, palmier, grenade, poisson, d'autres encore.

Depuis le milieu du IVe siècle avant J.-C., après les conquêtes d'Alexandre, l'hellénisme domine le monde oriental, et Carthage en subit fortement l'influence qui jusqu'alors avait été superficielle et sporadique, d'autant plus qu'elle est ébranlée au IIIe siècle par des crises sociales qui modifient son esprit. Sa religion en reçoit, dans les deux derniers siècles de sa vie libre, des apports nouveaux; elle fait de nombreux emprunts aux cultes grecs, à leur eschatologie, pour mieux satisfaire les aspirations nouvelles des âmes, leurs inquiétudes métaphysiques. Dans les rites funéraires, l'incinération est en faveur croissante, d'abord conjointement avec l'inhumation, pour s'y substituer entièrement à l'époque des guerres puniques; cet usage grec dénote la croyance plus épurée à une âme qui ne vit plus dans sa tombe, mais qui, libérée par le feu, s'élève dans l'atmosphère; elle suscite des images nouvelles, celles des Sirènes, démons ouraniens qui président aux sphères célestes et portent les âmes dans l'au-delà. Les tendances mystiques, qui dominent dans le monde gréco-oriental, pénètrent à Carthage, inspirant le désir de dieux plus humains, secourables aux individus, leur donnant les consolations spirituelles, des rites plus émotifs, de mystères. En 396, les Puniques, assiégeant Syracuse, avaient pillé un sanctuaire de Déméter et de Koré, hors de cette ville; les malheurs que cette impiété fit fondre sur eux les incita à la réparer, en introduisant chez eux ces déesses, et le culte des Cereres, comme celui des divinités éleusiniennes, s'affirme avec le temps, persiste même après la chute de Carthage. C'est surtout, depuis le IVe siècle, Dionysos, le dieu des thiases, des extases, de la félicité paradisiaque, aux symboles mystiques du cratère, de la feuille de lierre, de la vigne, de la ciste; il est d'autant mieux adopté qu'il s'assimile à une divinité d'origine cananéenne, Shadrapa, vénérée à Carthage, et qu'il s'associe à Tanit et à Ba'al Hammon; sa puissance se maintiendra jusqu'à la fin de l'antiquité.

La plus grande partie du volume traité de la religion punique depuis la perte de l'indépendance en 146 avant J.-C., et des modifications qu'elle a subies, sous l'influence des conquérants romains. Ceux-ci ont apporté à l'Afrique du Nord la prospérité, les bienfaits d'une civilisation matérielle et spirituelle supérieure; les villes se multiplient, avec de beaux monuments; les Africains des hautes classes se romanisent de plus en plus, et font preuve de loyalisme envers Rome. Elle leur apporte ses dieux; mais ils ont souvent un rôle et un caractère autre qu'à Rome, car, sous leurs nouvelles apparences grecques et romaines, les divinités puniques conservent leurs caractères traditionnels. Junon Caelestis, principale divinité de Carthage romaine, n'est autre que Tanit, toute puissante maîtresse de l'univers qui, sous cette forme, conservera ses fidèles jusqu'à la fin du IVe siècle après J.-C. et que le christianisme aura peine à détrôner. Saturne équivaut à Ba'al Hammon; Asklépios-Esculape est assimilé à Eshmoun; Hercule, à Melqart. Sur les monuments figurés, surtout sur les stèles funéraires et votives des petites gens, restés encore plus attachés à leurs croyances héréditaires que les élites, leurs images et leurs attributs latins s'unissent aux vieux symboles indigènes et en prennent le sens.

L'originalité tenace de l'ancienne religion se constate aussi et surtout dans le sacerdoce, dans le rituel, celui du sacrifice, acte essentiel qui affirme le lien entre le fidèle et la divinité, assure leur prospérité réciproque ici-bas et au-delà; dans la forme même des sanctuaires qui souvent diffèrent des temples gréco-romains, bien qu'ils s'en rapprochent de plus en plus. La langue punique demeure celle du culte, et l'idiome courant des fidèles, jusque vers la fin du IIe siècle après J.-C., avant de n'être plus qu'un patois à l'usage du peuple, avant que les dédicaces ne soient rédigées surtout en latin.

Du IIe au IVe siècle après J.-C., les élites africaines acceptent les tendances mystiques, propagées par les philosophes néo-platoniciens et par les rhéteurs, qui se font jour dans tout l'empire, en réaction contre le rationalisme de la pensée hellénique, mais ceci, en leur donnant toujours un caractère propre, dû aux anciennes traditions. Sous les images et les symboles des mythes classiques, les monuments funéraires attestent la certitude d'un au-delà céleste, qui détache des préoccupations d'ici-bas. C'est l'apogée des cultes des mystères, ceux de Cereres, de Bacchus, maître de l'univers, dispensateur aux morts des joies paradisiaques. C'est aussi l'importance de l'astrologie, comme théorie scientifique d'un univers régi par le déterminisme des astres, directeurs de la destinée humaine. Ces doctrines eschatologiques du paganisme finissant, déjà très proches par leurs préoccupations de celles du christianisme, ont facilité l'adoption de celui-ci sans heurts, et la christianisation des dieux païens, car le rationalisme hellénique, qui ne pouvait plus contenter les besoins nouveaux des esprits, s'était déjà renié lui-même, miné par les courants mystiques, anciens, mais plus fort maintenant que jamais.

La masse demeure toutefois attachée à ses traditions, même les plus primitives, c'est en elle que s'épanouissent la magie, la superstition, souvent la plus grossière, en un terrain qui leur avait toujours été favorable, et qui l'est encore aujourd'hui.

W. Deonna.